

---

## C'est quoi, ce langage ?

« What Language is that ? », Uwem Akpan, *Say you are one of them*, Back Bay Books, 2008, p. 175-186

**Collectif Passages**

---



### Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/essais/11132>

DOI : 10.4000/essais.11132

ISSN : 2276-0970

### Éditeur

École doctorale Montaigne Humanités

### Édition imprimée

Date de publication : 15 mai 2012

Pagination : 123-131

ISSN : 2417-4211

### Référence électronique

Collectif Passages, « C'est quoi, ce langage ? », *Essais* [En ligne], 1 | 2012, mis en ligne le 31 janvier 2022, consulté le 02 février 2022. URL : <http://journals.openedition.org/essais/11132> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/essais.11132>

---

# C'est quoi, ce langage ?

“What Language is that?”, Uwem Akpan, *Say you are one of them*, Back Bay Books, 2008, p. 175-186

Le collectif de traduction « Passages » rattaché à l'équipe CLIMAS, Bordeaux 3 réunit des traducteurs dirigés par Nicole Ollier. Au printemps 2011, il a consacré une vingtaine de réunions à la relecture de la traduction de la nouvelle « What language is that ? » publiée dans le premier recueil de l'auteur nigérian Uwem Akpan, *Say You're One of Them*, (Londres, Little, Brown, 2008). Sophie Léchaugette remercie tous les passagers-relecteurs pour leurs observations, questions et suggestions : Martha Bazile, Stéphanie Benson, Eric Burel, Issiaka Doumbia Lhorine François, Nicole Ollier, Sophie Rachmuhl Jeffrey Swartwood, Joachim Zemmour

Nos discussions ont considérablement enrichi la première lecture/traduction du texte. Cherchant à améliorer l'expression, à trouver un ton plus naturel, nous sommes souvent revenus vers le texte de départ pour l'interroger plus précisément, découvrant toute sa finesse. Le témoignage de l'un de nous ayant vécu en Afrique a apporté un nouvel éclairage sur les rapports entre les personnages dans certaines scènes. Une des difficultés de ce texte était de lui donner le ton à la fois enfantin et littéraire qu'il a en anglais. La répétition des « et » caractéristique du langage enfantin risque en français d'être perçue comme une maladresse stylistique. Très souvent nous butions sur les mots les plus simples dont le sens ne posait aucun problème, comme par exemple *lonely* portant par hypallage sur le mot appartement. Le groupe donne l'occasion de relire à haute voix et donc d'entendre le texte. Nous avons beaucoup travaillé à l'oreille, négociant les passages sur lesquelles nous achoppions. Nous y revenions séance après séance, empruntant sans le vouloir les mêmes cheminements de pensée et explorant les mêmes impasses, jusqu'à ce que parfois, par hasard, sans chercher à traduire, quelqu'un fasse la remarque d'où jaillissait la solution. Nous estimions qu'une proposition est bonne quand elle suscite l'approbation unanime et immédiate de tous.

Nos réunions se déroulent dans une atmosphère positive où le désir partagé par tous de mettre en valeur le texte en traduction permet à chacun de ne pas être chagriné si sa proposition n'est finalement pas retenue. La recherche d'une solution commune nous oblige à exprimer nos motivations, nous les révélant parfois à nous-mêmes. Nos débats ne sont pas retranscrits et ne relèvent donc pas du cadre scientifique de l'analyse conversationnelle. Toutefois, nos échanges nous confrontent à tout instant à la complexité de l'opération traduisante et au nombre illimité de paramètres relevant du hors-texte à prendre en compte pour offrir un récit dont il est espéré qu'il procurera autant de plaisir à ses lecteurs que nous en avons éprouvé à sa lecture en version originale. Traduire, c'est rendre hommage à une œuvre que l'on a aimée

en la recréant, différente mais égale à elle-même, pour des lecteurs qui n’y ont pas accès dans la langue de départ.

L’auteur, Uwem Akpan, est un prêtre jésuite né dans à Ikot Akpan Eda, village du sud du Niger. Cet étudiant atypique a suivi des cours de *creative writing* à l’Université du Michigan avant de publier son premier recueil de nouvelles. Il a été immédiatement remarqué par *The New Yorker* qui a publié “An Ex-Mas Feast” dans son numéro de 2005 consacré aux jeunes auteurs. La nouvelle traduite, publiée intégralement dans *The Sunday Times* du 14 mars 2010, est accessible en anglais en ligne aux abonnés.

Distingué par le Oprah’s Book Club, ce livre a su trouver son public aux États-Unis, faisant découvrir la vie des enfants de plusieurs pays d’Afrique. Ce recueil de cinq nouvelles dit la difficulté de grandir dans des pays ravagés par la guerre, la pauvreté ou le sida. Usant de l’art de la litote, ces récits émouvants sans être larmoyants, d’une grande qualité littéraire, témoignent de la réalité africaine sans jamais porter de jugement. Uwem Akpa, auteur nigérian, s’efface pour laisser la parole aux enfants qui sont les personnages d’histoires évoquant le Rwanda au moment du génocide, le Kenya, l’Éthiopie et le Niger.

« C’est quoi, ce langage? », dont l’intrigue se déroule en Éthiopie, se distingue des autres récits par un mode narratif inhabituel. Une voix s’adresse à une petite fille et lui raconte un moment douloureux de son enfance, la séparation d’avec sa Meilleure Amie. Par petites touches, ce narrateur – peut-être l’enfant devenu adulte – brosse le tableau d’une petite ville où enfants de familles chrétiennes et musulmanes jouaient ensemble avant que des « événements compliqués » ne viennent les séparer et les obliger à s’inventer une langue faite de silence.



### **C’est quoi, ce langage?**

“What Language is that?”, Uwem Akpan, *Say you are one of them*, Back Bay Books, 2008, p. 175-186

Meilleure Amie disait qu’elle aimait tes petits yeux et ton visage fin, ta démarche et ton anglais. Elle s’appelait Selam. Tu disais que tu aimais ses fossettes, ses longues jambes et puis son écriture. Vous vous régalez toutes les deux de caramels *Smiling Cow*. C’était la petite dernière. Toi, tu étais fille unique. Vous viviez dans votre petit monde. Votre langue secrète était un interminable fou-rire, qui rendait les autres enfants jaloux. Selam habitait un appartement à Bahminya, dans un bâtiment rouge d’un étage. Tu habitais juste en face, dans un bâtiment marron d’un étage.

Certains jours, après l'école, sur le balcon de l'un des deux immeubles, Selam et toi regardiez ensemble ses deux frères et leurs copains jouer dans les rues en pente avec les cerfs-volants qu'ils s'étaient fabriqués. Ils couraient en criant et leurs talons soulevaient de petits nuages de poussière éthiopienne. Les garçons bousculaient les vendeurs ambulants qui tentaient d'écouler des CD rangés sur de larges plateaux métalliques en équilibre sur leur tête ; ou alors, ils se heurtaient aux carrioles tirées par des chevaux et aux ânes chargés de marchandises qui ralentissaient la circulation. Ils évitaient la rue d'après, celle avec une mosquée, parce que l'imam les maudirait si leurs cerfs-volants prenaient le minaret dans leurs fils. Il avait déjà fait savoir à leurs parents que les cerfs-volants étaient un jeu venu d'ailleurs, en leur reprochant d'exposer leurs enfants à des coutumes étrangères. Mais les parents de Meilleure Amie avaient dit aux tiens avoir rétorqué à l'imam que, dans une Éthiopie libre, l'éducation de leurs enfants ne le regardait pas. Alors, vous passiez des après-midis à regarder monter les cerfs-volants sur fond de champs de caféiers, et de belles collines au loin ; alors vous vous protégeiez les yeux avec les mains, pour suivre leur ascension dans l'infini du ciel bleu et bas.

Certains jours, vous n'aviez pas besoin d'aller l'une chez l'autre pour être ensemble. Non, Meilleure Amie et toi sortiez chacune sur votre balcon et vous chantiez vos comptines à tue-tête d'un côté à l'autre de la rue, par-dessus les oiseaux marron perchés sur les lignes électriques et fils téléphoniques. Ils étaient encombrés de cerfs-volants sans vie comme des papillons pris dans des toiles d'araignées géantes. Ta maman ne s'opposait pas à vos récitations bruyantes parce que vous n'étiez que des enfants. Ton père n'avait rien contre non plus pourvu que vous ne hurliez pas pendant sa sieste, après laquelle il vous emmenait parfois faire un tour dans sa voiture blanche. Les parents de Selam n'appréciaient pas vraiment tous ces cris, mais qu'y pouvaient-ils ?

Parfois, le samedi, ta maman ou Emaye Selam vous accompagnaient deux rues plus loin, derrière l'église, pour faire tresser vos cheveux. Comme des jumelles, vous choisissiez toujours la même coiffure. Certains jours, tu allais chez elle et vous regardiez Disney Channel ; d'autres jours, elle venait chez toi, vous faisiez une partie de jeu de l'oie et mangiez du *doro wot* et des spaghettis.

Un dimanche, après la messe, à laquelle Selam avait assisté avec ta famille parce que ses parents étaient en voyage, Papa vous a emmenées manger à l'hôtel Federalawi. Vous avez lu à haute voix tous les affiches publicitaires le long de la belle Avenue Hailé Sélassié Selam, celles du côté droit, et toi, celles du côté gauche. À l'hôtel Federalawi, Papa a pris une table en terrasse, sous une vaste tonnelle, et vous vous êtes installés. Vous vous êtes lu le menu l'une à l'autre tandis qu'il vous regardait fièrement. Vous avez toutes les deux commandé une pizza et Papa, un grand plat de *mahberawi*.

Le hamburger, c'est avec du porc? a demandé Selam en enfournant un morceau de champignon dans sa bouche.

Mais, qui t'a dit ça? a demandé Papa.

Hadiya, a-t-elle répondu.

Je t'avais interdit de parler à Hadiya, as-tu crié en laissant tomber ta fourchette. C'est pas notre copine.

Je lui ai pas parlé.

J'te cause plus.

Pardon.

Tu t'es levée et as éloigné ta chaise de la sienne.

Ah non, *ai*, a dit Papa en rapprochant vos deux chaises. Allons mesdemoiselles, *ai*, les meilleures amies ne se chamaillent pas, *eshie?*

D'accord Papa, mais elle a parlé à Hadiya. Elle m'avait promis de jamais parler à Hadiya, Papa.

Je lui ai pas parlé. C'est pas moi, c'est elle qui est venue me voir, elle m'a dit : tu fais comme les chrétiens, tu manges du porc à l'hôtel Federalawi, et elle est repartie en courant. Pardon. Je te demande pardon, d'accord? Les larmes lui montaient aux yeux. Moi non plus, j'te cause plus! t'a lancé Selam en hurlant. Et je te ferai même plus de câlins.

Ah non, Selam, s'est interposé Papa. C'était pour rire. Bien sûr qu'elle va te parler, elle va s'asseoir près de toi.

Il s'est tourné vers toi.

Chérie, ne sois pas méchante avec Meilleure Amie.

Des gens vous dévisageaient et des enfants qui fêtaient un anniversaire sous une tonnelle se sont mis à rire. Selam était secouée de sanglots. Papa a desserré sa cravate, a pris Selam dans ses bras et a essuyé ses larmes avec un mouchoir. La serveuse, une dame avec un anneau en argent dans la narine, est venue vous sermonner, en disant que deux sœurs aussi mignonnes ne devraient pas se disputer et faire honte à leur père devant tout le monde après la messe.

Papa t'a dit, tu dois faire la paix avec Selam, ou bien on rentre à la maison immédiatement... *tolo*.

Bon d'accord, Selam, as-tu dit, j'te demande pardon, je te parlerai, on est toujours meilleures amies... bisous, bisous.

Elle a acquiescé. Oui, meilleures amies... bisous.

Vous vous êtes embrassées. La serveuse vous a applaudies et félicitées en rapprochant vos deux chaises.

Ma petite Selam, a dit papa comme pour s'excuser, avant toute chose, je tiens à te dire que tu es tout à fait libre de manger ce que tu souhaites, *aw?*

Je sais, mon papa m'a déjà dit que je peux manger du porc si je veux.

C'est vrai? a-t-il dit, visiblement soulagé.

Oui.

C'est quoi, ce langage ?

Parce que ce soir, j'allais demander à ton papa de te parler. Je vais à Cinima Bahminya avec lui voir le match de football de première division.

Je voulais seulement répéter à Meilleure Amie ce que m'avait dit Hadiya.

C'est bien pour cela que j'apprécie ton papa, dit-il en lui caressant la tête, c'est un homme bien... il est très ouvert.

Vous vous êtes assises et avez commencé à manger, en sirotant du jus de grenade avec de longues pailles rouge et blanc. Vous avez parlé des jeux auxquels vous joueriez en rentrant à la maison et de ce que vous feriez à l'école le lendemain.

Puis un jour, après que toi, ta famille et celle de Meilleure Amie avez été dans la ville voisine voir la course cycliste de Jimma, tu ne t'es pas réveillée dans ton lit mais dans celui de ton papa et ta maman. L'appartement était rempli d'une odeur de brûlé. Les rues étaient quasiment désertes. Ton papa a dit qu'il n'y avait pas école ce jour-là.

De toute la matinée, tes parents ne t'ont pas quittée. Leur chambre n'avait pas de fenêtres qui donnaient sur l'appartement de Selam. Ils sont restés avec toi à regarder les dessins animés, puis t'ont parlé de leur enfance et de l'émission de télé *Yelijoch Gizay* qu'ils regardaient autrefois à Addis Abeba. Ton papa, dans le rôle d'Ababa Tesfaye, t'a raconté plein de contes pour enfants. Ta mère, faisant Tiruffet lui donnait la réplique en ajoutant mille détails.

Elle t'a permis de rester très longtemps dans ton bain et a rapporté tes vêtements dans leur chambre. Ton papa t'a demandé de lui lire tous tes livres à haute voix et a dit des prières. Ils ne se pressaient pas pour partir travailler, ils ne se pressaient pour aller nulle part. Les domestiques ne sont pas venus.

Un bâillement, puis tu as sauté du lit.

Je vais chez Meilleure Amie.

Viens voir une minute, a dit ta maman, tapotant le dessus de lit entre elle et ton papa. Tu t'es assise. Elle regardait ton père, qui regardait le mur.

Il s'est éclairci la gorge et a dit : « Chérie, nous ne voulons plus te voir jouer avec cette fille ».

Quelle fille ?

Cette petite musulmane, a dit Maman en rapprochant de toi son corps volumineux.

Meilleure Amie ?

Silence.

Tu as regardé Maman, puis Papa. Ils devaient plaisanter, pensais-tu en attendant qu'ils te disent que c'était pour rire. Ce n'est pas bien grave, a dit ton papa en haussant les épaules. Il y a eu des émeutes la nuit dernière. Des immeubles ont brûlé dans le quartier.

Et chez Selam ?

Non.

Je pourrais aller lui parler ?

Nous venons de te dire *ai*, a dit ta maman en te regardant droit dans les yeux.

Non ? Mais je veux juste lui faire un câlin. S'il-te-plaît ?

Nous comprenons ce que tu ressens, a dit ton papa. Je t'assure... Six ans, c'est un peu jeune pour comprendre ces choses.

Écoute, ma chérie, a dit ta maman, tu es notre fille unique, notre seule enfant.

Mais elle me manque vraiment.

Il faut que tu le saches, ses parents lui ont aussi défendu de jouer avec toi.

Ils ont fait ça ? Emaye Selam ? Abaye Selam a dit ça ? Qui va jouer avec moi ?

Nous, nous allons jouer avec toi.

Ton papa t'a caressé le dos, et a traduit ce que ta maman venait de dire :

Kanchi gara mechawet iwedallehu.

Qui va jouer avec Selam ?

Hadiya, a-t-il répondu.

Hadiya ?

Ou ses frères, alors. Ne t'en fait pas pour ça.

Mais je ne veux pas qu'Hadiya joue avec elle, je la déteste.

Tu as jeté par terre la télécommande de la télé et t'es enfuie dans ta chambre. Ils n'ont pas eu le temps de te retenir. Tu as ouvert les rideaux de la grande fenêtre et tu as regardé l'immeuble de Selam. Une partie avait brûlé, mais pas chez elle. Le bâtiment était maintenant rouge et noir à cause de l'incendie. Des logements ravagés par le feu ressemblaient à des coquilles vides, les blocs taillés dans la pierre semblaient aussi solides que jamais. Sans les rideaux et les fenêtres, tu voyais des cloisons et des meubles roussis par les flammes.

Mais l'appartement de Selam était intact, et les rideaux tirés. Tout seul, épargné par le feu. En regardant ailleurs, tu as vu de la fumée noire qui montait encore d'autres maisons. Le ciel était sale. Les mulets et les chevaux avaient disparu et les quelques carrioles endommagées au coin de la rue étaient abandonnées comme de la vaisselle dans un évier. Même les oiseaux avaient déserté les fils.

Tu voulais que Selam sorte sur son balcon. Tu voulais voir son visage. Ton cœur s'est mis à battre plus vite parce que tu l'imaginais debout derrière les rideaux, à t'attendre. Tu l'imaginais assise sur son lit avec ses parents. Tu les imaginais lui dire qu'elle allait devoir se choisir une nouvelle meilleure amie. Tu la voyais jouer avec Hadiya. Tu les voyais se faire tresser les cheveux et tu entendais leurs rires. Maintenant, elles s'appelaient Meilleures Amies, alors tu as serré les poings ; tu voulais tant que Selam sorte en courant sur le balcon.

Une partie de notre immeuble aussi a été incendié, a dit ton papa en s'asseyant derrière toi, les mains sur tes épaules. Si tu ouvres la fenêtre, la fumée va entrer... Ça sent mauvais dehors.

La Peugeot de ton papa a été vandalisée, a dit ta maman en s'asseyant sur ton lit.

C'est quoi, ce langage ?

Où est Selam ?

Ils vont bien, *dehna nachew*, a-t-elle répondu et ton papa t'a écartée de la fenêtre, te ramenant vers le lit. Ton père et celui de Selam ont parlé de vous deux ce matin. Il y a des tensions entre eux et nous.

Tu t'es fâchée avec Emaye Selam ?

*Ai*, non, elle est très gentille.

Ton père, silencieux, tripotait la télécommande cassée et les piles. Sur le mur de ta chambre, tu as regardé la carte du monde que ton maître d'école, Etiye Mulu, t'avait appris à dessiner en classe. Tes yeux sont tombés sur les mots, « Afrique, notre continent », que Meilleure Amie avait tracés sur la carte de sa jolie écriture, et tu as refoulé tes larmes.

Ta maman t'a prise dans ses bras.

Papa, tu t'es fâché avec Abaye Selam ?

Non, ce n'est pas nous, lui et moi, qui sommes fâchés.

Ce n'est pas personnel, a dit ta maman, tu sais qu'ils sont musulmans ?

Oui.

Une religion différente, a-t-il expliqué, c'est seulement un problème de religion.

De religion ?

C'est compliqué, a dit ta maman.

C'est une période difficile, a renchéri ton papa.

Ils sont méchants ?

Non, on ne peut pas dire ça.

Bon, as-tu dit, même si tu ne comprenais rien. Est-ce qu'il y a école demain ?

Non, pas demain, *nega athihedjeem*, a répondu ton papa.

Bientôt, ma petite fille, bientôt, a promis ta maman.

Ce soir-là, les lumières se sont allumées chez Selam. Tu t'es précipitée pour ouvrir tes rideaux et regarder. Les siens étaient déjà ouverts, mais il n'y avait personne. Tu t'es pincée pour te punir de ne pas avoir été là quand les rideaux s'étaient écartés. Tu as attendu en silence, en espérant voir quelqu'un, une ombre passer devant la porte. Rien.

Le lendemain et le surlendemain, quand ta maman sortait, ton papa restait avec toi. Quand ton papa sortait, c'est ta maman qui restait avec toi. Il y avait à nouveau du monde dans les rues et les oiseaux étaient revenus sur les fils, mais les domestiques n'ont pas reparu.

Tu faisais de mauvais rêves où il y avait Selam, même pendant la sieste. Dans un cauchemar, elle se détournait de toi et refusait de répondre à tes appels. Quand elle te regardait, elle faisait un rictus qui cachait ses fossettes. Sur son balcon, elle récitait les tables de multiplication avec Hadiya, elle lui apprenait à écrire d'une belle écriture, et elle partageait avec elle ses caramels *Smiling Cow*. Hadiya devenait meilleure que toi en anglais. Tandis que le visage de Hadiya



s'affinait et gagnait en beauté, et que Selam admirait sa démarche, tu enlaidissais et te tordais comme les vieux caféiers de Jimma. Tu étais si malheureuse que tu sanglotais, alors Hadiya est venue te prendre dans ses bras. Elle t'a dit que ce n'était pas la faute de Selam, que ses parents ne voulaient plus qu'elle te voie parce que tu n'étais pas des leurs. Tes pleurs ont redoublé car c'était Hadiya qui te consolait, et pas Meilleure Amie.

Dans l'après-midi, malgré tes rêves, tu as fait semblant de lire dans ta chambre afin de pouvoir surveiller l'appartement de Selam derrière tes rideaux. Tu étais sûre qu'elle ne sortirait pas sur le balcon. Mais tu surveillais quand même, parce que tu voulais savoir si Hadiya viendrait la voir.

Mais soudain, Selam est sortie sur la pointe des pieds. À son balcon, devant les appartements ravagés elle avait l'air d'un fantôme. Son visage pâle dans le soleil de l'après-midi semblait profondément ridé, comme le dessus d'un pain *hambasha*. Elle était toute maigrichonne et, depuis quelques jours que tu ne l'avais pas vue, semblait avoir rapetissé. Son *shama*, voile de gaze blanc qui la couvrait des pieds à la tête, volait au vent. S'enfuirait-elle si tu apparaissais? Si tu désobéissais à Papa et Maman et que tu lui parlais, désobéirait-elle à son père et à sa mère pour te répondre? Irait-elle le dire à ses parents, qui risqueraient de le répéter aux tiens? Te repousserait-elle, comme dans tes rêves? Apeurée, tu t'es cachée, ton regard déversant sur elle sa chaleur comme le soleil sur un jour froid. Selam fixait ton appartement des yeux, mais tu n'as pas bougé. Elle s'est accrochée à la rambarde et a scruté les rues en contrebas, à droite, à gauche, et tu essayais de suivre son regard, pour voir si elle guettait Hadiya.

Au dîner, Papa et Maman t'ont dit d'arrêter de faire la tête et de chipoter avec la nourriture. Ils discutaient avec animation, comme Selam et Hadiya dans tes rêves, et remplissaient sans cesse ton verre de Coca.

Demain après-midi, a annoncé ta maman, nous allons à Addis Abeba voir la famille.

Quand est-ce qu'on rentre?

On n'est même pas encore partis! s'est exclamé Papa. Qu'est-ce que tu as en ce moment? Tu as cassé la télécommande l'autre jour. Reprends-toi.

Chéri, ça va aller, l'a repris ta maman, conciliante, puis elle s'est tournée vers toi,

Nous serons revenus dans une semaine, la situation à Bahminya est trop tendue en ce moment. *Kezeeh mewtat allebin* -

J'veux pas partir.

C'est quoi, ce langage? s'est-elle fâchée, en tapant sur la *mesab*, notre table en rotin, en forme de sablier. Et il est impoli d'interrompre les adultes quand ils parlent.

Tu n'as rien répondu pour ne pas te faire gronder. Tu t'es dépêchée de manger, puisqu'ils t'attendaient. Tu as coupé un gros morceau d'*injera* et tu as mis dessus de la sauce à la viande avec un petit tas de légumes. Tu as roulé cette crêpe spongieuse en repliant une des extrémités pour que ça ne coule pas, et tu as commencé à mordre de l'autre côté, en vitesse. Tu as vidé ton verre de Coca, bu de l'eau et leur a dit merci. Tu es retournée dans ta chambre, pendant qu'ils parlaient du gouvernement, qui avait étouffé ces *événements compliqués* aux informations, comme deux ans plus tôt, quand des intégristes musulmans s'étaient mis à massacrer des chrétiens dans les églises de Jimma.

Le lendemain après-midi, tu es sortie sur le balcon. Selam aussi est apparue sur son balcon. Vous vous êtes regardées sans mot dire. Vous suiviez le regard l'une de l'autre, vers les champs de café, vers les collines, vers le soleil. Le ciel était couvert. Un bourdonnement sourd montait des rues et deux ânes se mirent à braire au loin. Les oiseaux étaient alignés sur les fils, certains tournés vers toi, d'autres vers elle, silencieux, comme s'ils attendaient le départ d'une course.

Lentement, Selam a levé une main et t'a fait des signes, comme si sa main appartenait à quelqu'un d'autre. Tu lui as répondu en faisant toi aussi des signes très lents. Elle a ouvert la bouche, lentement, mimant les mots, et tu as répondu en mimant à ton tour : « Je ne t'entends pas ». Elle t'a fait coucou des deux mains, et tu as fait pareil. Elle t'a souri. Ses fossettes formaient deux petits creux sombres, parfaits, dans ses joues. Tu as ouvert la bouche en un sourire révélant toutes tes dents. « Bisous bisous », as-tu mimé. Son visage exprima l'incompréhension. Tu as étreint le vent entre tes bras en faisant une bise à une amie imaginaire. Elle s'est aussitôt entourée de ses bras, en te soufflant un baiser.

Elle a jeté un regard furtif derrière elle et t'a fait signe de disparaître avant de se précipiter à l'intérieur. Tu es rentrée aussi, te cacher derrière les rideaux. Emaye Selam a surgi furieuse, le visage encadré par son foulard. Elle a regardé du côté de ton appartement, puis a scruté la rue avant de rentrer.

Tu as souri parce que vous aviez découvert un nouveau langage. Tu es allée voir Papa et Maman et tu leur as demandé quand vous partiez pour Addis.

On va bien s'amuser à Addis! a promis Maman, continuant à préparer les bagages. Tu te feras de nouvelles amies là-bas.

Oui, Maman.

Papa, qui sirotait sa bière, marqua une pause.

C'est bien, ma fille... Je vais racheter une télécommande.